



KORN-BOUD

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC



P 3 à 5

Les fêtes du Raden
à Plouvien



P 6 à 7

La nourriture
autrefois



P 8 à 11

Les colonies
de vacances



P 14 à 17

Le jeu
de dominos

Faute de véritable historien dans le comité de rédaction (ils seraient les bienvenus), le Korn-Boud s'oriente surtout vers la petite histoire locale relativement récente, celle qui peut encore être reconstituée par des témoignages de personnes qui ont vécu les transformations énormes du XX^e siècle. C'est essentiellement ce collectage de récits et de photos, par exemple à la Maison de retraite de Plabennec, qui sert de ressource à nos articles. Nous en avons tiré l'article sur la nourriture (Ar boued), et un autre sur le langage du jeu de dominos. D'autres personnes, plus « jeunes », on bien voulu donner leur ressenti sur leurs séjours en colonies de vacances dans les années 1950-1960. Enfin, nous avons emprunté dans les archives de l'AS Plouvien, un article sur le « festival » du Raden dans les années 1960-1970, c'est à dire bien avant les Vieilles Charrues ! Bonne lecture.

L'équipe éditoriale

Directeur de la publication :
Association Kroaz-Hent

Comité de rédaction : Fanch Coant,
Louis Le Roux, Yvette Appéré,
Jeanne-Thé Le Roux, Janine Sanquer,
Henri Le Roux, Eliane Talabardon,
Jean-Jacques Appéré, Michelle Salaun,
Annick Donval, Eliane Le Roux,
Yves Cadiou, René Monfort

Dessins : Jean-Jacques Appéré,
Christian Bleinhant.

Crédits photographiques : collectage
Kroaz-Hent.

Conception et impression : CLOITRE
Imprimeurs 02 98 40 18 40

D'HIER À AUJOURD'HUI

dec'h hag hiriv

LE MANOIR DE LANHOUARDON (OU LANDOUARDON) LE « VIEUX PRESBYTÈRE ».

Lanhouardon est un lieu noble dont le propriétaire est la famille Le Veyer en 1424. Ce bien reste pendant plusieurs siècles aux héritiers, qui ont noms Le Dat, Derincuff.

En 1728, la descendante, Marguerite Huon, le vend à messire Le Borgne, chevalier de Kermorvan et « *cheval-léger de la garde du roy* », résidant à Versailles. La gestion est faite par son frère Charles, prêtre chanoine, archidiacre à l'évêché de Saint-Pol de Léon.

En 1772, le manoir et les terres sont louées à « *gens honorables Yves Le Jeune et Perrine Pilvin* ».

Dans les années suivant la Révolution, le bail ne porte plus que sur la location de la métairie et des terres. L'affectation du manoir n'est pas connue. Les propriétaires, habitant leur « hôtel » à Quimper sont Messieurs de Kermorvan Le Borgne. L'un, en 1821, est capitaine d'artillerie, chevalier de l'ordre royal. Puis viennent les vicomtes Jacquelot du Bois-Rouvray...

Ceux-ci, en 1914, vendent le manoir et les terres en dépendant à Jean Louis Déniel, venant de Coat-Méal.

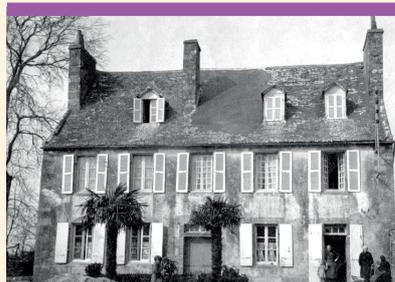
L'histoire de ce manoir pose quelques questions : dans les actes, il n'est jamais fait mention de la construction de ce bâtiment imposant, datant du XVIII^e siècle. C'est l'époque où le recteur de Plabennec, en 1720, après avoir confisqué les revenus de la chapelle de Locmaria, reconstruit l'église du bourg et aussi, selon les pratiquants de cette chapelle, deux presbytères.

Dans les faits, les prêtres ont beaucoup de difficultés à se loger. En 1885, le recteur dit être logé dans le « *manoir presbytéral* », mais les vicaires sont moins gâtés, l'un est même loin du bourg. On peut penser que les prêtres ont occupé assez rapidement le manoir de Lanhouardon, car, lors de l'établissement du premier cadastre, en 1830, le manoir a droit au titre de Presbytère, ce qui semble signifier que cette occupation est alors déjà ancienne.

En 1846, y vivent le curé, ses deux vicaires et trois domestiques. Ils le quitteront cette année-là pour le presbytère neuf bâti à l'arrière de l'église et du cimetière.

En 1859, le manoir devient école, quand la mairie, priée par l'administration de développer l'éducation des filles, fait appel aux religieuses de Saint-Méen Le Grand. Les sœurs vont y faire classe jusqu'au moment où, en 1864, elles intègrent l'école communale, qui deviendra la mairie, détruite en 1972. Vingt ans plus tard sera bâtie l'école Sainte Anne.

Durant la guerre 1939-45, une bombe a traversé le toit, causant des dégâts importants. On peut d'ailleurs voir les traces de la réfection du toit sur la photo de 1950. Cette bâtisse cossue qui possédait un grand escalier intérieur en pierre a été démolie récemment. « *Ar Prospital Koz* » n'existe plus ; plus de Vieux Presbytère !



Manoir vers 1950



Photo récente avant démolition

HISTOIRE LOCALE

ISTOR AR VRO

LES FÊTES DU RADEN

Article paru dans le livre de l'Avenir Sportif de Plouvien en 2006, pour les 60 ans du club.

Comité de rédaction : Jo Bergot, Michel Foricher, Martine Jaouen, Frédéric Morvan, Christine Pengam, Jean Pierre Sene, Bernard Trebaol, René Treguier

Quel village, voire ville ou même grande ville de province, peuts'enorgueillir d'avoir été, une dizaine d'années durant, le dernier dimanche d'août, le lieu d'accueil d'un spectacle où se côtoyaient les plus grandes vedettes du show-business du moment et qui, pour la plupart sont devenues ensuite des stars populaires incontournables.

Plouvien fut une commune qui, par l'esprit d'initiative d'une poignée d'hommes et le travail de dizaines de bénévoles, a vu se produire des chanteurs tels que Michel Sardou ou France Gall, devant un public familial toujours nombreux et chaleureux. Voici à l'intention des Plouviennois de souche relaté un élément important de la mémoire collective locale, et pour les autres un événement dont un journaliste a pu dire : « Les fêtes du Raden sont au show-business ce que le circuit de l'Aulne est au cyclisme ».



Le public et la scène en 1972

Une noble ambition

Les promoteurs étaient les dirigeants du club de football local, l'Avenir Sportif de Plouvien (ASP). L'objectif des membres du club, dans les années soixante quand l'ASP entamait sa progression dans les différentes divisions, était de proposer aux spectateurs et joueurs des équipements de qualité. Les recettes assurées par l'organisation de ces fêtes permettaient d'améliorer tous les ans le site de Mespeler en collaboration avec la commune, d'équilibrer les finances du club et d'engager en championnat de multiples équipes.

Les clés du succès

• Un lieu idéal

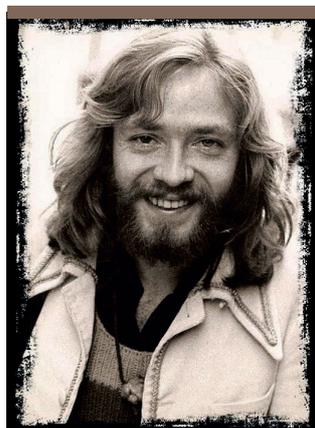
Ces fêtes eurent pour cadre, jusqu'en 1972, le quartier du Raden situé à l'emplacement actuel de la SILL. Cette vallée encaissée autorisait une acoustique impeccable, et son étroitesse permettait une surveillance efficace des éventuels resquilleurs. En 1973 et 1974, en raison des travaux de construction de la SILL, le site fut transféré à quelques centaines de mètres, à Keriber, où sa forme d'amphithéâtre naturel favorisa l'organisation de spectacles de qualité.

• Les engagements des vedettes

Partis de fêtes champêtres traditionnelles, intégrant des jeux aquatiques sur l'étang du Raden, des courses pédestres, des radios-croquets, des chanteurs locaux, les organisateurs tenteront le tout pour le tout en 1966. Cette année-là, l'invitée vedette fut la gagnante du prix Eurovision de la chanson 1965, à savoir France Gall avec son titre « Poupée de cire, poupée de son ». Près de 4 000 spectateurs se pressèrent vers le Raden pour l'applaudir. Les vedettes pressenties par la suite ne déçurent jamais ni les spectateurs, toujours ravis, ni les organisateurs qui ne connurent aucun « bouillon ». Les dirigeants du comité organisateur entamaient les contacts avec les managers parisiens des vedettes très tôt dans l'année, voire même dans les semaines qui suivaient la fête. Cette hâte permit



Serge Lama



Gérard Palapat



Enrico Macias et Annie Bergot

souvent de préparer à moindre frais des plateaux de qualité. L'exemple de l'année 1971 en est la meilleure preuve : lors de la signature du contrat, Michel Sardou débutait. Dans les mois qui suivirent il aligna deux tubes : « *Les bals populaires* » et « *Mourir de plaisir* ». Immédiatement sa popularité monta en flèche... et son tarif également. Mais le contrat était signé et nul ne le dénonça, malgré le cachet peu mirobolant. Anecdote significative : il était prévu que Sardou soit la « vedette américaine », c'est-à-dire la première partie du groupe « Les compagnons de la chanson ». Or il eut un tel retard que le groupe dut commencer son tour de chants. Sardou, une fois sur place, devint le clou du spectacle. Et tout le monde de s'interroger sur la susceptibilité de la vedette : retard volontaire ou non ?

• **Une organisation sans faille.**

Afin de promouvoir les fêtes du Raden, un comité d'organisation influent et efficace encadrait jusqu'à 150 personnes. Ces volontaires n'étaient en effet pas de trop pour organiser ces rassemblements drainant plusieurs milliers de personnes chaque année (7 000 personnes en 1971 et 1972). A noter que chaque famille de Plouvien se sentait mobilisée par la préparation de la fête et avait au moins un de ses membres dans les bénévoles présents qui avaient fort à faire durant la semaine précédente avec l'aide de quelques employés communaux : montage des stands (buvettes, casse-croûte...), de la scène, de la sonorisation... et le dimanche, stationnement sur 6 parkings, entrées, personnels des stands, service d'ordre, commandos anti-resquilleurs...

La scène était constituée de 6 remorques agricoles accolées sur lesquelles des menuisiers disposaient une toiture de protection contre les aléas climatiques (mais en onze spectacles, jamais il ne plut) et une arrière scène où les vedettes se préparaient. Les remorques disponibles étaient parfois rares, période de moissons oblige. Mais la débrouillardise arrangeait les choses. Les vedettes avaient leurs exigences : par exemple un piano devait être fourni par les organisateurs. En 1969, à 12 heures, ceux-ci s'aperçurent que l'instrument exigé par Serge Lama n'avait pas été livré. Le fournisseur brestois étant fermé, les bénévoles

trouvèrent un piano chez un habitant de Plouvien. Mais, surprise, il y manquait des touches ! Serge Lama ne se démonta pas, et en grand professionnel il fit son spectacle normalement. Ce que les spectateurs ne surent jamais, c'est qu'il joua en play-back avec une bande son de piano.

• **La communication**

Autre vecteur de succès des fêtes du Raden, la presse. Celle-ci était grandement mise à contribution dans les semaines précédant le dernier dimanche d'août et les organisateurs n'hésitaient pas à investir, avec l'aide de nombreux donateurs locaux (entreprises, commerçants...), dans l'achat de pages entières du Télégramme en particulier, pour annoncer le spectacle. Bien évidemment des centaines d'affiches étaient apposées dans le département à destination des nombreux touristes. Et comment ne pas citer l'avion survolant les plages du département, la veille du grand jour, trois heures durant avec une énorme banderole publicitaire.

Le déroulement de la fête

Les spectateurs arrivaient très tôt dans l'après-midi, la réputation de la fête laissant craindre un envahissement rapide des premiers rangs et des parkings les plus proches du site. Beaucoup de Plouviennois, dans un bon esprit (et aussi à la demande des organisateurs), ralliaient le site à pied afin de laisser les places de parking disponibles pour les spectateurs non locaux. Le programme débutait vers 14 h 30 par des épreuves sportives sur eau ou sur terre qui donnaient souvent l'occasion aux Plouviennois de se distinguer. Suivaient les « Premières parties », c'est-à-dire chanteurs ou groupes chargés de chauffer le public. C'était aussi pour eux une occasion de se faire connaître, et certains, plus chanceux ou plus talentueux ont accédé plus tard au succès : Serge Lama (69), Michel Sardou (71), Yvon Etienne (73). Afin d'animer les jeux, de présenter les artistes et d'entretenir l'ambiance, les organisateurs faisaient appel à des animateurs. Certains ont fait du chemin ensuite, comme Jean-Paul Guguen qui fut directeur de FR3 Bretagne.

Après les festivités, le départ des spectateurs était souvent une foire d'empoigne: malgré des forces de gendarmerie impressionnantes, les embouteillages tardaient à se résorber, les parkings étant situés le long de voies communales étroites. L'on raconte même que les organisateurs prenaient prétexte de ces embouteillages en les exagérant, pour inciter les spectateurs à rester sur le site épuiser les stocks de casse-croûtes, boissons et autres confiseries. Presque chaque année, une soirée dansante était organisée le dimanche soir dans une discothèque de la région, manière pour le comité de faire retomber la pression accumulée durant les semaines précédentes sur les bénévoles, et aussi pour continuer la fête avec une partie du public. En 1969, la météo incertaine obligea à louer un chapiteau pour le spectacle. Afin de financer cette location, deux bals furent organisés le samedi et le dimanche soir. Les participants furent surpris de la participation de Serge Lama suite à sa prestation du dimanche après-midi, et de sa simplicité à se mêler à la foule anonyme des danseurs.

La semaine suivant le spectacle, on démontait les installations. Cette organisation, ce savoir-faire digne des professionnels, la motivation de tous, ne pouvait aboutir qu'à un spectacle de qualité. Chaque année les Plouviennois l'attendaient avec

impatience, ainsi que les spectateurs venus souvent de toute la Bretagne pour retrouver l'ambiance de kermesse qui y régnait. Mais l'aventure prit fin en 1974, en raison du coût prohibitif des spectacles, des exigences de confort des vedettes, et surtout de la lassitude des organisateurs devant la lourdeur de l'organisation et la difficulté croissante pour motiver encore les bénévoles.



Palaprat et des Plouviennois

Les vedettes des spectacles

| | |
|-------------|--|
| 1962 à 1964 | Fêtes champêtres |
| 1965 | Les Trois Ménestrels |
| 1966 | France Gall - Michelle Bouvier |
| 1967 | Marcel Amont - Les Sunlights- Suzanne Gabriello |
| 1969 | Enrico Macias - Serge Lama |
| 1970 | Rica Zaraï - Jacques Martin |
| 1971 | Les Compagnons de la Chanson- Michel Sardou |
| 1972 | Annie Cordy - Gérard Palaprat- Line et Willy |
| 1973 | Joe Dassin - Il était une fois Yvon Etienne |
| 1974 | Daniel Guichard - Michèle Torr - Allanic |

Bureau des fêtes du Raden

Présidents :

| | |
|-------------|----------------|
| 1965 à 1971 | Jo Bothorel |
| 1972 | René Tregulier |
| 1973 à 1974 | Jo Bothorel |

Secrétaires :

| | |
|-------------|--------------------|
| 1965 à 1967 | Jean-Yvon Kerdraon |
| 1969 à 1974 | René Tregulier |

Trésoriers :

| | |
|-------------|--------------|
| 1965 à 1967 | Jo Bothorel |
| 1969 à 1974 | Jean Lotrian |

Petits potins du Raden

Au fil des années, le temps faisant son œuvre, on oublie souvent tout ce qui a bien fonctionné, et en interrogeant des témoins de l'époque ce sont les petites anecdotes croustillantes qui remontent à la surface. Les dirigeants de l'ASP ont parfois dû gérer dans l'improvisation ce qu'on appelle aujourd'hui les caprices de stars. On peut lire dans le récit ci-joint le « retard » de Michel Sardou, inconnu un an auparavant, et qui a obligé les organisateurs à le faire passer en vedette du spectacle. Un autre témoin raconte qu'Annie Cordy, la petite rigolote de « Tata Yoyo » ou de « La bonne du curé » pouvait aussi se fâcher toute rouge, et qu'il ne fallait pas, dans ce cas, avoir la joue trop près de sa main. La même année (1972), Gérard Palaprat, barbu et chevelu, hippie et baba cool, est la star de la fête. Mais, pas en très grande forme à son arrivée (il aurait un peu forcé sur le chouchou ou autre chose), il veut renégocier son contrat, ce qui provoque la colère de Jo Bothorel. Finalement, soutenu par Yvon Cornec et une copine (tous deux en très grande forme!), il commence son tour de chant par son tube « Pour la fin du monde ». Immédiatement la foule fut en délire, et cela reste un grand moment de gloire pour les deux vedettes locales qui l'accompagnaient.



La reine du Raden 1969 : Annie Bergot, et ses demoiselles d'honneur

AR BOUED

ce que l'on mangeait.

Par Yvette Appéré

« Gwechall e oa fars ha pouloud
ha bremañ zo pizza fast-food... »

Ce couplet a été rajouté par une Léonarde pure souche à la chanson populaire souvent entendue sur les ondes des radios bretonnes. Il est vrai que la nourriture consommée aujourd'hui n'est plus celle de nos parents et encore moins de nos grand-parents. Nos habitudes culinaires ont beaucoup évolué et la plupart des mets de nos ancêtres basés sur l'auto-suffisance ont disparu aujourd'hui. Et pourtant l'emblématique **kig ha fars** servi lors de repas de famille, de groupe ou d'associations n'a jamais quitté nos tables.

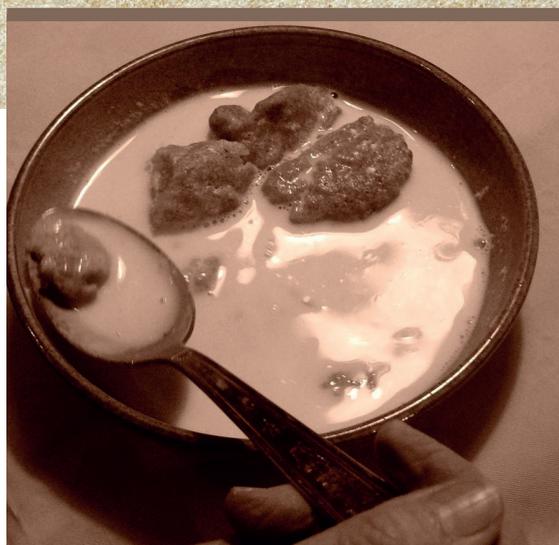
En interrogeant les résidents de la Maison de retraite de Plabennec sur la consommation alimentaire de leur enfance nous constatons que les produits de base venaient directement de la ferme familiale, du potager et que tout était transformé sur place: la farine, les œufs, le lait et les pommes de terre, la viande de porc et de bœuf, de veau et de lapin. Le pain et le beurre étaient fabriqués une fois par semaine.

Certains avouent avoir mangé tous les jours des pommes de terre, et un autre mangeait du kig ha fars tous les jours parce qu'il n'aimait pas les patates.

S'il existe dans les livres de cuisine des recettes bretonnes, c'est en interrogeant les femmes que l'on se rend compte de la multitude de façons de préparer un mets à base de farine. La pâte est toujours préparée avec les mêmes ingrédients: farine de blé ou de blé noir (**gwinizh ou gwinizh du**) avec des œufs de l'eau ou du lait et du sucre ou du sel. Seules la consistance et la façon de cuire varient. Ainsi on peut les classer suivant leur mode de cuisson.

■ le far cuit dans un sac: **kig ha farz**, plongé dans une marmite d'eau en même temps que la viande et les légumes, et servi avec du **lipig**: des oignons rousés dans le beurre.

■ le far cuit dans le four: **farz forn**, parfois salé avec du lard ou sucré



Assiettée de Pouloud

■ le far cuit dans la poêle: **farz buen** (buan; vite fait) ou **farz pitilig** (vient de bilig: poêle) ou **farz fritet** pour le far restant après le kig ha farz.

■ la bouillie de blé noir ou d'avoine ou sucrée: **yod gwinizh du pe yod kerc'h**, la pâte est plus liquide et cuite dans le chaudron, la consistance à obtenir étant approximativement comme pour de la crème pâtissière.

■ Les crêpes sucrées ou galettes de blé noir: **krampouezh war ar bilig**.

■ **Le pouloud**; la pâte, faite de blé noir, de sel et d'eau, est plus épaisse et les boulettes de pâte sont cuites dans du lait bouillant salé.

Plusieurs personnes interrogées affirment avoir connu le pouloud servi le vendredi soir, jour sans viande. C'était aussi le jour des crêpes et il était fréquent de trouver des crêpes de blé noir à midi et du pouloud le soir. Pour beaucoup ce plat ne faisait plus partie de la nourriture habituelle, voulant oublier au plus vite les périodes difficiles, car il était considéré comme le plat du pauvre, bourratif et peu appétissant de part son aspect. Mais quelques rares avouent apprécier ce mets et ont continué à le préparer. Un informateur de Plabennec avoue que le jour où il y avait du pouloud sa mère fermait la porte à clé, de peur d'être surpris par les voisins.

Certaines boissons étaient également fabriquées à la maison:

■ **laezh ribod**, lait caillé.

■ le cidre: **chistr**

■ la piquette : **piketez**. Beaucoup se rappellent avoir bu ce breuvage au moment des grandes chaleurs ou durant les travaux d'été. Chaque maison avait « son cru », sa recette, difficile d'en donner une précise, le principe étant de fabriquer une boisson désaltérante : sans alcool, pétillante et aromatisée. Pour cela on ajoutait dans une grande quantité d'eau, de la levure ou de la bière pour la fermentation, des graines de coriandre pour l'arôme ou autres ingrédients achetés en pharmacie dans un petit sachet, un peu de « Maggi » pour le goût mais aussi pour lui donner de la couleur et enfin une certaine quantité de sucre, parfois moins par mesure d'économie. Le tout devait rester au repos pendant une à deux semaines. La boisson était alors mise en bouteilles : des bouteilles de limonade au bouchon spécial pour que ça ne saute pas. Mais le dosage était souvent approximatif et il arrivait que lors du débouchage le contenu s'échappait presque entièrement tant le liquide avait fermenté.

Expressions populaires : les femmes ont également été interrogées au sujet d'expressions courantes car la langue bretonne est riche d'expressions imagées qui jouent avec les rimes et nombre d'entre elles ont un rapport avec la nourriture.

■ Quelques unes utilisant l'image du blé noir ou du pouloud sont entendues encore aujourd'hui, particulièrement lorsque ça ne va pas fort : **fall eo ar pouloud gantañ** : (*mauvais est le pouloud avec lui*) pour dire qu'il file du mauvais coton. Et plus grave encore, de quelqu'un qui a eu un accident vasculaire, on dira « **il a eu une attaque pouloud** », sans doute est-il question ici de grumeaux, de coagulation. Et l'**attaque poudoulig** serait donc un mini AVC.

■ Pour parler de quelqu'un qui est très en colère on dira « **ar moc'h war ar gwinizh du** » (*les cochons sont sur le blé noir*).

■ À l'inverse pour quelqu'un qui va bien : « **bezañ en e vleud** » (*être dans sa farine*) quand on dit en français être dans son assiette.

■ « **bezañ ganet goude ar c'hrapouezh** » (*être né après les crêpes, ou être né le samedi soir*) pour parler de quelqu'un qui n'a pas de chance, qui est né sous une mauvaise étoile.

■ « **ar farz forn, a vez debret gant an dorn** », le far four se mange avec la main. Plusieurs informateurs se rappellent manger le **farz pitilig** avec la main, le chaudron, **ar chidourn**, étant posé au milieu de la table. Pour la bouillie d'avoine, (**yod kerc'h**) : chacun se servait avec une cuillère directement dans le plat sur lequel on avait ajouté du beurre à fondre en surface, ceci entraînait souvent une bagarre de cuillères au-dessus du chaudron et on peut facilement imaginer le spectacle si les mangeurs étaient nombreux ; c'est pourquoi certains se rappellent des repas sportifs servis aux enfants à l'extérieur de la maison afin d'éviter aux adultes les cris et les éclaboussures.

Il est évident que depuis la dernière guerre la société bretonne a évolué comme le reste du monde. De nouvelles recettes ont fait leur apparition et d'autres ont disparu. Question de santé, ces profondes modifications ont entraîné des effets positifs mais aussi des effets négatifs que chacun peut constater. Nos ancêtres, s'ils revenaient sur terre, auraient probablement une « attaque pouloud » en constatant les pratiques culinaires actuelles : les conservateurs, les colorants, les modes de cuisson, et aussi les ingrédients... Notons par exemple les fameux fruits de mer qui font aujourd'hui le prestige de la gastronomie bretonne et qui autrefois étaient ignorés par l'ensemble des bretons et réservés aux riches parisiens. Quand au blé noir il a encore aujourd'hui le vent en poupe du fait des fameux régimes sans gluten. Chacun y va de sa petite innovation afin de proposer des mets utilisant le blé noir et nous prouver que les bretons, riches d'idées, ne renient pas leur patrimoine culturel et culinaire.



*Ur sac'h goullo ne jom ket en e sav, pa vez leun ne 'z a ket ken e-barzh
(un sac vide ne tient pas debout, quand il est plein, il ne va plus rien dedans).*

Pour conclure retenons ce proverbe pour rappeler que l'alimentation restera toujours une question de survie et de santé, d'équilibre aussi, sans oublier le plaisir.

**Ur sac'h goullo ne jom ket en e sav,
pa vez leun ne 'z a ket ken e-barzh**

*(un sac vide ne tient pas debout,
quand il est plein, il ne va plus rien dedans).*

LES « JOLIES » COLONIES

de vacances

Dans les années 1950-70 les colonies de vacances ont apporté une ouverture sur la mer ou la montagne à des milliers d'enfants de France. Dans le canton de Plabennec elles étaient organisées par le patronage paroissial, comme tous les loisirs à l'époque. Les filles partaient à Guissény sous le contrôle des sœurs et les garçons à Plounéour-Trez sous la houlette de l'Abbé Jaouen. Ils occupaient les écoles primaires disponibles pendant les vacances. Pour avoir un avis sur ces « jolies » colonies de vacances, nous avons collecté quelques témoignages de participants de l'époque. Ils sont assez contrastés parce que chacun a vécu cela avec sa sensibilité et aussi parce qu'il y a eu des évolutions au fil des années, notamment avec la mixité.

TÉMOIGNAGES

« Dès mes 6 ans, je suis allée en colonie de vacances à Guissény tous les ans de 1957 à 1963, avec ma sœur Eliane. Je me souviens qu'à notre arrivée nous devons passer par la pharmacie pour la pesée et de même en fin de colonie. Je n'oublierai jamais le shampoing du samedi matin, suivi de la douche avec la culotte!!!! A la sortie de la douche, nous enlevions la culotte sale pour enfiler la propre, et c'est après la prière du soir que toutes les culottes sales étaient redistribuées. Mémorable!

En colonie la sieste était obligatoire et, à peine sorties de notre sommeil, il fallait faire la queue dans la cour pour la distribution des tranches de pain que chacune devait apporter à la plage. Ensuite, à l'heure du goûter, on refaisait la queue pour recevoir la confiture.

Quand on allait à la plage, à la Croix, à Barrachou, et parfois même jusqu'à Nodeven, on chantait en traversant le bourg de Guissény et les sœurs donnaient le rythme de la marche avec des coups de sifflet: 1, 2, 1, 2... Au retour, on passait à l'église pour une prière. A la fin, je

connaissais tous les noms des tombes du cimetière qui longeaient l'église.

Le jeudi c'était la grande journée avec pique-nique: pas de sieste, et parfois on traversait la rivière à marée basse pour aller à Kerlouan.

Quand il pleuvait, c'était rare, on allait au cinéma à la cantine. Je me souviens d'avoir vu un film de Tintin.

Notre maman venait nous voir le dimanche après-

midi en solex, pour nous ramener le linge propre et une tablette de chocolat. On pleurait quand elle repartait.

Le dernier dimanche du séjour, c'était le jour des familles. Elles venaient avec le car d'Antoine Jollé. On préparait des danses et des chansons comme pour une kermesse et nous allions ensuite pique-niquer à la plage. Certaines personnes, même si elles n'avaient pas d'enfants à la colonie, profitaient du car pour venir à la plage. Je me souviens de voir ma mère et ses voisines de la rue Maréchal Leclerc jouer aux dominos sur un rocher. (photo)



1952-1955 - Colo des garçons à Plounéour-Trez

Annick Donval,
née Marhadour.



Moi, petite fille de Plouvien, j'ai eu « la chance » de rejoindre la colonie de vacances des religieuses de Plabennec, et d'aller par deux fois passer un mois à Guis-sény au bord de la mer, ceci sans doute grâce à une tante religieuse. Ce sont pratiquement les seules fois où je suis allée à la mer durant mon enfance et mon adolescence, et j'ai pu ainsi quitter ma campagne profonde et ses tâches ménagères et routinières.

La colonie était installée à l'école des sœurs et l'on retrouvait donc là parfois celle qui nous avait fait classe toute l'année, ou d'autres de ses collègues, le même genre de bâtiment avec sa cour de récréation, son réfectoire... Seules changeaient les classes qui étaient transformées en dortoir pour l'été.

J'ai appris un jour qu'une religieuse est une personne qui vit en communauté et a fait vœu de pauvreté et de chasteté. Pour ma petite tête d'enfant scolarisée à l'école privée catholique, elles étaient surtout synonymes d'austérité et de sévérité. Elles en imposaient avec leur longue robe noire garnie d'une petite collette blanche, d'une croix et d'un imposant chapelet accroché à la ceinture. Quant à leur voile, il était bien arrimé tout autour du crâne de façon à ne pas laisser échapper la moindre mèche de cheveux. Il était si bien fixé que je me suis longtemps demandé si elles l'enlevaient pour aller au lit. Je me souviens d'un jour où on nous avait emmenées en promenade à pied à Brendaouez. Et là des jeux étaient organisés autour de la chapelle: l'épervier, le loup, cache-cache... Je me souviens qu'une de nos camarades courait derrière Sœur

P... pour essayer de l'attraper et que soudain elle se retrouva avec le voile de la religieuse dans la main. Pas difficile d'imaginer le fou rire général de la troupe de joueuses. A partir de ce jour Sœur P... m'était devenue un peu plus sympathique et abordable.

Nous allions souvent à la plage, mais je me souviens que seules celles qui savaient nager avaient le droit d'aller dans l'eau et de plonger du rocher et seulement après avoir respecté le délai des trois heures après le repas de midi. Les autres, comme moi, attendaient sur le sable l'heure du pain confiture. J'ai donc appris à nager bien plus tard.

Au retour de la plage, après avoir chanté le long du chemin « Dans la troupe y a pas de jambe de bois », nous faisons parfois une halte à l'église pour quelques prières ou cantiques, vêtues du fameux fichu: petit tissu triangulaire, jaune, imprimé de photos des lieux de cultes de Plabennec: l'église Saint-Thénéan et la chapelle de Loc-Maria. Je me souviens aussi d'être dans la cour de l'école, toutes les filles tournées vers le clocher de l'église pour la prière du soir.

Voici à quoi ressemblaient les vacances de certains enfants, dans les années soixante, au cœur du pays Léonard, et il n'était pas question de s'en plaindre.

Puis sont arrivés les événements de mai 68, une révolution dans bien des domaines: politique, social, éducation, religion...: les religieux ont commencé à quitter leur costume, la mixité est arrivée et les colonies de vacances aussi ont évolué.

Yvette



Pour moi, ces colonies, c'était quelques années avant 68, pas choisies, tous les ans au même endroit (école Sacré-Cœur à Guis-sény), et encadrées par les mêmes « bonnes sœurs » dont on subissait déjà toute l'année l'autoritarisme: une discipline quasi militaire, les humiliations, le bourrage de crâne sur la religion...

Je me rappelle

- les grandes promenades où l'on marchait au pas, rythmées par les chants de la sœur Paule: « 3, 4, ...Elle a les joues et le front hâlé... »
- la messe obligatoire (à jeun: certaines filles tombaient dans les pommes) le dimanche matin et conseillée au moins une fois dans la semaine (on devait alors nouer sa serviette de toilette à la barre du lit afin d'être réveillée pour l'office)
- les douches du samedi en présence de la religieuse dans la cabine. Il fallait se savonner sans ôter ses sous-vêtements que l'on changeait ensuite quand elle avait quitté les lieux. Les culottes et maillots de corps

sales étaient distribués « à la criée » le soir avant la prière « numéro 110, ...initiales: E.T., Y. L... » avec des commentaires sur leur propreté.

- les goûters: pas de pitié si la tartine de confiture tombait dans le sable, il fallait quand même la manger!!!

Je garde cependant quelques bons souvenirs de ces vacances en bord de mer:

- les veillées, les histoires le soir au coucher
- les danses et les mouvements d'ensemble dans la cour.
- les bricolages
- l'apprentissage de la natation. C'est en colo que j'ai appris à faire la planche et à nager la brasse avec les sœurs en maillot de bain à jupette « A, I, grenouille »
- la visite de mes parents le dimanche lorsqu'ils trouvaient une place dans une voiture pour venir me voir. On pique-niquait sur les dunes et j'ai encore dans la bouche, quand je me promène aujourd'hui du côté de Barrachou. le goût du café et du quatre-quarts que ma mère apportait pour le goûter.

Lili



En 1968, j'étais en 8^e à l'école Ste Anne et je me rappelle que notre institutrice, Mlle QUEMENEUR, nous avait informées qu'il était possible que des gens viennent occuper l'école ou manifester et qu'il ne fallait pas avoir peur. Nous étions alors au mois de mai, et comme il n'y avait pas la télévision à la maison, je n'étais pas du tout au courant de ce qui se passait à Brest ou ailleurs et cela ne me préoccupait guère. Je passais mon temps à l'école et à jouer dans les champs, à lire Le club des cinq et Le clan des sept, j'adorais chercher des nids et voir les oisillons grandir, bref, la vie était belle. Par contre, durant cette année 1968, il y eut pour moi, une vraie révolution. Celle-ci ne se passa pas dans la rue; ma révolution à moi, ce fut la colonie de vacances à Plounéour Trez!

Vous vous rendez compte, nous n'allions jamais en vacances, quelquefois à la plage, mais si rarement! Au début de cette année 1968, des bénévoles de l'association Famille rurale sont venus à la maison pour informer nos parents qu'ils pouvaient bénéficier des bons de vacances et que la colonie ne leur coûterait rien ou pratiquement rien et maman a dit oui et nous a inscrites à la colo!

Un mois, rien que ça!

Dès les vacances de Pâques, je commence discrètement à mettre de côté dans un tiroir de la commode, les vêtements que je souhaite apporter à la colo! Bien entendu, au bout de quelque temps, ma mère se rend compte que je n'ai plus rien à me mettre! Me voilà contrainte d'avouer où je les dissimule et bien entendu, j'ai pris un bon pegamen! Pas grave, je suis tellement contente que rien ne m'atteint!

Dès le début de l'été, nous voilà à faire les valises. Bien entendu il y avait une liste d'affaires et nous avons acheté le nécessaire: dentifrice, brosse à dent, chemise de nuit, maillot de bain, serviettes, etc, etc. Quelle excitation!

Je passais mon temps à faire et refaire ma valise et le grand jour arrive enfin!

Nous voilà parties en car à l'école de Plounéour Trez!

Nous sommes dirigées vers les dortoirs pour poser nos valises et faire nos lits. Les classes ont été aménagées en dortoir pour l'été: certaines pour les filles, d'autres pour les garçons.

Nous commençons par faire nos lits! J'ouvre ma valise pour prendre mes draps, je fouille et refouille, catastrophe! J'ai oublié mes draps! J'ai tant vidé et revidé ma valise à la maison pour vérifier que ma mère avait bien tout mis que j'ai oublié de remettre les draps! Les larmes me montent aux yeux, la monitrice me rassure et trouve une solution. Jeannine, ma sœur, n'a pas oublié ses draps et à l'époque nous n'avions que des grands lits à la maison, donc, ni une, ni deux, elle utilise un des draps de Jeannine pour faire mon lit. Monsieur MERRIEN, le prêtre, me rapportera les draps par la suite.

Les vacances peuvent enfin commencer! Quel bel apprentissage de la vie en collectivité!

Tous les matins, nous faisons des activités: macramé, pyrogravure, œuvre d'art avec des coquillages, chants... et préparation du spectacle pour la dernière veillée.

Les après-midis, après un temps de repos dans les dortoirs, nous allons à la plage, quel bonheur! Chaque jour, peu importe la météo, nous avons le droit à notre bain! Les pauvres moniteurs, obligés de maintenir la corde, grelottant de froid, pendant que nous nous amusons dans l'eau. J'apprends à flotter en regardant les autres, « la nage du petit chien » n'a très vite plus de secret pour moi.

Après l'effort, le réconfort: du pain et de la confiture ou des barres de chocolat, c'est la razzia! Il faut jouer des coudes pour avoir ses tartines, et certains n'hésitent pas à refaire plusieurs fois la queue! On n'est pas trop stricts sur les problèmes de diététique!

Les repas sont également des purs moments de détente, joyeux et bruyants.

Le soir, pas besoin de nous bercer, le sommeil vient très vite.



Colonie des filles à Landunvez en 1954

1^{er} rang: Danielle Berehouc, Solange Larsonneur, Jacqueline?, Marie Claude?, Marie Louise Lazennec

2^e rang: Gisèle Lazennec, M. Françoise Loaec

3^e rang: Denise Abjean, Annie Guevel, Yvonne et Marie Thérèse Quemeneur, Madeleine Léost

4^e rang: XXX, Germaine Costiou (mono), Gisèle Roudaut, Aline Ségalen (mono)

Pour la toilette, il y a une buanderie où des baquets sont installés, quel boulot pour les monos!

Le dimanche, nous allons à la messe puis acheter nos bonbons avec nos 1 franc et ensuite c'est la visite des parents. Les nôtres ne venaient pas tous les dimanches, là j'avoue que j'étais un peu triste, mais cela passait vite. Quel bonheur par contre quand je vois arriver la 203 Peugeot camionnette à l'arrière de laquelle nous montons tous pour aller en famille à la plage!

Et le mois s'écoule ainsi très vite, nous rentrons à la maison, des souvenirs plein la tête. Les vacances continuent avec le ramassage des pommes de terre et se terminent par le pardon du Folgoët. L'école peut reprendre, les batteries sont rechargées.

C'est ainsi que pendant plusieurs années, jusqu'à la 5^e, j'ai participé avec joie chaque été à la colo: Plounéour-Trez, Santec, puis Lilia-Plouguerneau.

J'ai tellement aimé l'ambiance que dès la 3^e je me suis faite embaucher pour nettoyer les sanitaires de la colo à Kerlouan, payée 8 francs par jour, j'avais 15 ans. J'y ai ensuite travaillé tous les étés jusqu'en 1977.

Merci à l'association Familiale Rurale, aux moniteurs et à mes parents qui ont permis ces vrais moments de bonheur.

Michelle



De ces semaines en colonie de vacances à Plounéour-Trez, en dehors des plaisirs de la plage, je retiens quelques petits flashes minuscules comme le goût et l'odeur du jus de pomme servi dans les brocs en alu martelé au réfectoire, les tartines de pain sec distribuées au goûter sur les dunes avec la barre de chocolat, et surtout la longue marche quotidienne de plusieurs kilomètres pour aller de l'école à la plage de Kerurus. On l'occupait en cueillant quelques épis de blé dans

les champs bordant la route. En mâchouillant les grains, on avait dans la bouche quelque chose qui pouvait s'apparenter à un chewing-gum en arrivant à la plage. Le grand luxe à l'époque! J'ai surtout gardé en mémoire les visages des cuisinières Gisèle et Marie, peut-être parce qu'elles étaient les seules femmes de la colonie, et que cette présence féminine aidait, je le suppose, à surmonter les moments de cafard inévitables lors de ce qui était, pour beaucoup, leur premier séjour hors de la maison et loin de la famille.

Jean-Jacques



1952-1955 - Colo des garçons à Plounéour-Trez

EOZEN

et les formes bretonnes du prénom yves

Par Louis Le Roux

Lorsqu'on parcourt la campagne de Plabennec et des communes voisines et qu'on s'intéresse aux panneaux indiquant les lieux-dits on trouve plusieurs fois des noms dont le second élément est **Eozen** :

Pont Eozen et **Keroezen** à Plabennec
Coat-Eozen et **Kerdeozen** au Drennec
Boucheozen à Saint-Méen
Keroezen à Gouesnou
Mezeozen à Lannilis

On connaît aussi les noms de famille **Eozennou**, **Eouzan**, **Eusen**.

En cherchant un peu on trouve encore (dans **Renabl anioiu keriadennou Bro-Leon** (*repertoire des noms de villages du Léon*) de Mikael Madeg) :

Koad Eozen à Pospoder
Ker Eozen à Brélés, Plounévez-Lochrist, Lanneuffret, Plouvorn, Saint-Derrien
Sant Eozen au Folgoat, à Guissény, Saint-Pol-de-Léon, Plougonvelin, Guipavas

Cet **Eozen**, qui a tout l'air d'être un nom de personne, apparaît dans les noms de lieux-dits presque aussi souvent que **Yann**, bien plus que **François** (**Fañch**, **Saik**), **Guillaume** (**Lom**) ou **Marie**, qui sont (ont été récemment) des prénoms souvent portés.

Or **Sant Eozen** est souvent actuellement noté **Saint Yves**, **Coat Eozen** a parfois été noté **Bois Yvon**, **Ker Eozen** est la forme bretonne du Manoir de **Keryvon** à Saint-Derrien... Il y aurait donc un lien entre **Eozen** et **Yves/Yvon** ?

Et quand on consulte l'ALBB (Atlas linguistique de Basse-Bretagne), qui consigne les résultats d'une enquête menée, pour l'essentiel, en 1911, 1912 et 1913 sur la traduction en breton de quelques 600 mots français dans 87 communes de la Bretagne bretonnante, on trouve pour le prénom Yves plus d'une vingtaine de formes : **Ivon**, **Yeun**, **Yoen**, **Yon**, **Dyon**, **Cheun**, **Ivoun**, **If**, **Non**, **Erwan**, **Ewan**, **Ewen**, **Iwan**, **Ivan**, **Dyeun**, **Dyouen**, **Youenn**, **Iven**, **Youwen**, **Noun**, **Iwen**, **Wan**, **Evan**, **Izan**...

Comme équivalent de **Yves** le dictionnaire de Grégoire de Rostrenen (1732) donne : **Eúzen**, **Euzen**, **Eauzen** pour le Léon, **Eroüan**, **Yoüen** pour le Trégor, **Even**, **Eoüan**, **Ezan**, **Ezen**, **Een**, pour la Haute-Cornouaille, **Yoüen**, **Yeun** pour la Basse-Cornouaille, **Eoüan** pour le Vannetais ; celui de Le Gonidec (1847) donne **Eozen** (Léon), **Eúzen** et **Iouenn** (Cornouaille), **Ervoan** (Trégor), **Eouan**, **Ivonn** et **Izoenn** (Vannes).

A Plouvien, Plabennec, pour les personnes enregistrées sous le prénom **Yves** à l'état-civil et nées au début du XX^e siècle, outre **Yves** et **Nif** (=an **Yves**), on entendait souvent **Yon** (prononcé à la bretonne, avec o long et fermé et n prononcé), quelquefois **Cheun**, **Bon**...

Alors comment se fait-il qu'il y ait tant de formes bretonnes pour les seuls prénoms français **Yves** et **Yvon** ? Et certaines de ces formes n'ont aucun air de parenté !

Un début de réponse a été donné à la fin du 19^e siècle (Joseph Loth) : plusieurs noms de saints bretons, anciens et peu connus, ont été « traduits » en français par un nom de saint reconnu par l'Eglise Catholique : **ar Roc'h-Morvan** est devenu La Roche-Maurice, **Korneli** est traduit par Corneille, **Saint Tujen** par Saint Eugène, **Sant Ivilin** (à Plouvien/Plabennec) par Saint Séverin, **Santez Perounell** (Ploudaniel) par Sainte Pétronille... Et de même **Yvon**, **Yon**, **Youenn**, **Iwan**, **Iwen**... auraient été remplacés par **Yves**, qui est le saint patron de la Bretagne ; le culte de ce **Saint Yves** (Yves Hélouri 1243-1303), qui est aussi le saint patron des avocats, est toujours vivace actuellement (surtout dans le Trégor).

Cependant on peut se demander comment des formes aussi diverses que **Cheun**, **Bon**, **Izen**, **Youenn**... peuvent avoir un lien avec **Yves**.

Le Chanoine François Falc'hun (1909 -1991), natif de Bourg-Blanc, professeur d'université (Rennes puis Brest), linguiste et très bon bretonnant, a étudié le problème dans un article bien argumenté paru en 1943 dans le volume 50 des

Annales de Bretagne sous le titre : Les noms bretons de Saint Yves⁽¹⁾.

Voici un résumé de cette étude :

Toutes les formes bretonnes de **Yves** précédemment citées remontent, bien avant l'époque d'Yves Hélori, à une forme **Ezwen** ou **Ezwon** ou **Ezwan** (seule est incertaine la voyelle de la deuxième syllabe).

Ezwen aurait donné **Ezoen** (d'où la forme **Izoenn**), puis, par métathèse, **Eozen** (le revoilà!), écrit aussi **Euzen**.

Ensuite **Eozen** > **Yozen** > **Yoen** (et **Youenn**) > **Yon** et aussi **Eozen** > **Eœzen** > **Yœzen** > **Yœzn** > **Yœn** > **Yeun** > **Cheun**

Ezwen a aussi donné **Ewen** (par chute du -z, comme **dozvi** (= pondre) a donné **dofi**, puis **defi**). La forme **Euuen** est attestée au IX^e siècle.

De même **Ezwan** a donné **Ewan**.

Ezwan a par ailleurs donné **Erwan** (par rhotacisme, comme **deiz-vez** a donné **dervez** (= journée) à côté de **devez**)

Ezwon, par chute du -z, a donné **Ewon** (**Euuon** dans une charte de 833), puis **Evon** puis **Ivon** ;

Ivon a été considéré comme cas-régime (en ancien français les noms avaient deux formes : le cas-sujet pour la fonction grammaticale sujet, le cas-régime pour les autres fonctions ; par exemple, chanteur (cas-sujet) et chanteur (cas-régime), copain et compagnon, maire et majeur, gars et garçon...). Au cas-régime **Ivon** on a fait correspondre le cas-sujet **Ive**, qui par analogie avec le -s d'autres cas-sujets comme **Charles**, **Jules**, **Hugues**, **Georges**... a été écrit **Ives**, puis **Yves**.

Ivon a donné **Von**, puis **Bon** et **Boun** (comme le français **vélo** a donné le breton **belo**)

Non est une forme enfantine de **an (Iv)on**, qui a donné **an Non**, puis **Non** (et quelquefois **Noun**)

Le Chanoine Falc'hun donne ensuite une étymologie possible de **Ezwen/Ezwan/Ezwon** : ces noms pourraient venir du gaulois **Esugenos** (= fils de **Esus**). Mais cela n'est qu'une hypothèse ; bien que le nom **Esugenos** soit attesté, il manque des éléments pour conclure.

Quant au nom qui est le deuxième élément de Plouvien, **-Vien**, il semble qu'il ait une origine différente ; Plouvien était noté **Plebs Uyon** au 13^e siècle, **Ploueguyon** au 16^e, **Plouyen** au 18^e. Plouvien signifie sans doute paroisse de **Gwien** (ou de **Gwion**).

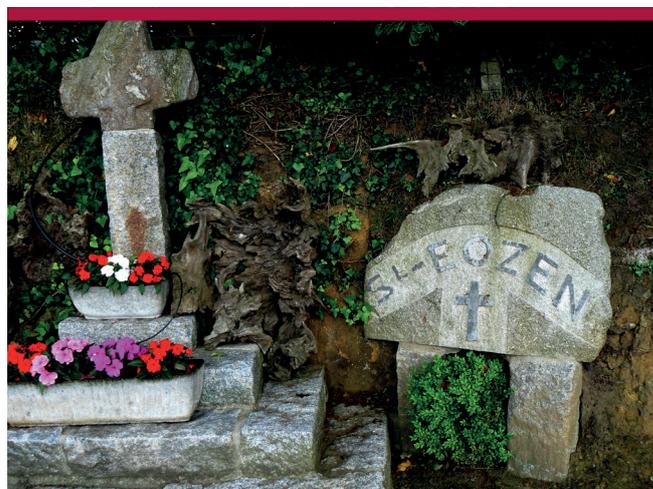
⁽¹⁾ www.persee.fr/web/revues/.../abpo_0003-391x_1943_num_50_1_1820



Lannilis



Le Drennec



Le Folgoët



Plabennec

HISTOIRE LOCALE

ISTOR AR VRO

C'HOARI DOMINO

Par Louis Le Roux

Cheu nevez... e Gwinevez
(nouveau jeu... à Plounévez-Lochrist).

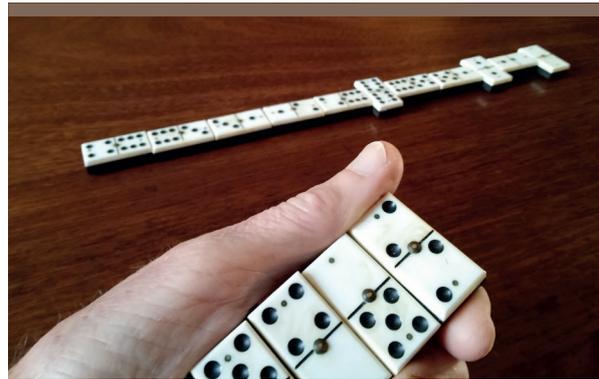
Voilà une expression qui n'est compréhensible que par les bretonnants du Léon ayant une bonne pratique du jeu de dominos ⁽¹⁾.

Le jeu de dominos, originaire de la Chine dit-on, se joue dans bien des pays du monde; il a semble-t-il été introduit dans le Léon au début du XX^e siècle par le clergé, soucieux de maintenir chez eux les hommes qui étaient tentés d'aller passer leur temps libre au café le soir ou le dimanche. L'alcoolisme était alors, en Bretagne, l'un des grands fléaux dénoncés par l'Eglise. En tous cas c'est le seul jeu d'intérieur pour adultes que j'ai vu jouer dans les années 1950 - 70 et plus tard. Il se jouait l'hiver pendant les veillées ou le dimanche après-midi. Je n'ai jamais vu des adultes jouer aux cartes, contrairement aux Cornouaillais par exemple, qui eux ignoraient les dominos. Les 28 dominos du jeu avaient généralement l'envers noir; mais il y en avait aussi des rouges, et c'était, à mes yeux d'enfant, des dominos de qualité supérieure, d'autant plus que le voisin qui en possédait était un joueur patenté, et que, pour lui, jouer aux dominos c'était vraiment sérieux.

Que vient faire Plounévez-Lochrist dans cette histoire? Rien, sinon qu'il est là pour le plaisir de la rime..., car nos anciens étaient d'indécrottables rimailleurs, et j'ai encore en tête des **rimadellou** (*comptines*) sans queue ni tête que nous apprenaient nos grands-mères (**biskoaz kemend-all pevar lagad d'eur c'haz dall ha c'hoaz hini ebed n'eo fall**; **Per ha Paol, a-haoliet war an daol o trebi kig farz ha kaol...**; **Fañch, pemp logodenn en e vañch, deg en e veg...**; **A rampa 'ra, I eur pik war e fri...**). Dans les années 1950-70, au jeu de dominos, on s'exprimait essentiellement en breton et il y avait donc là l'occasion de sortir quelques bouts rimés plus ou moins farfelus.

Ainsi lorsqu'on posait du blanc on pouvait entendre:

blanko ne vanko keit ha ma pado (le blanc ne manquera pas tant qu'il durera)



blanc, gwen e benn kenañ (blanc, la tête toute blanche)

war gorf e roched (en bras de chemise, parce que si on est en blanc c'est qu'on ne porte pas de veste)

Pour du bidé (du 1):

bidé, vad a ra di-de? (bidé, ça te fait du bien?)

bidé mon plume roi de l'octroi; je n'ai jamais su le pourquoi de cette expression, mais j'ai toujours pensé qu'un personnage excentrique des environs de l'Octroi, rue Jean Jaurès à Brest, aimait à se faire appeler ainsi.

C'hwiti... d'ar plac'h (« envie »... à la fille); pourquoi **c'hwiti** pour désigner le 1? je ne sais pas; c'est peut-être une déformation de **piti**, qu'on entendait quelquefois pour du bidé.

Pour du 3:

- **teil da barek al leur** (teil ≈ teir = 3; du fumier pour le champ donnant sur la cour)

Pour du 4:

- **Katou mamm Garo**; ou encore **Katou Marechal** (Katou = Catherine était la mère de Karo = Caroline; cette Katou, ou alors Karo, je ne sais plus, vendait, m'a-t-on dit, des chapelets et des bibelots à la sortie de la messe; elle était sans doute la femme d'un forgeron (**marechal = forgeron**))

Pour du 5:

Saint-Klaoue kichen Pount ar Rouchin (Saint-Claoue près de Pont ar Rouchin)

Pempoull kichen Kastel (*Pempoull près de Saint-Pol-de-Léon*)

En posant le double 4 :

ar par quat'a ra domino pa vez pozet mad (*le double 4 fait domino quand il est bien posé*)

En « tuant » :

- **maro !... a zo garo** (*la mort... est cruelle*)

Si le premier domino posé n'est pas un double :
kig ha fars... ha lipig e-barz (... avec de la sauce)

Lorsque l'on joue de telle façon que les deux bouts aient les mêmes points: **eur forsadenn... etre ar c'hae hag ar raden** (*renforcement... entre le talus et la fougère*)

Eun taol reut bremañ, evid echui; d'ar bemp genta! (*et maintenant, pour finir, une partie « tendue »; aux 5 premières*).

On est en fin de veillée, ou le dimanche soir. Les joueurs (on préfère les jeux à 6 aux jeux à 4) sont suffisamment motivés pour continuer à en découdre, et il faudra terminer bientôt. Généralement la mise est doublée: 200 (anciens) francs juste avant les années 1960, alors que la mise habituelle (lorsqu'il n'y a que des adultes) est 50 fr ou 100 fr. Et pour bien marquer que cette ultime partie est plus importante que les autres, on décide que l'équipe gagnante est celle qui la première aura gagné 5 fois, et non 4 comme habituellement.

Les équipes sont (parfois) reconstituées. Les joueurs prennent place. Les seules annonces qu'on peut faire consistent à **straker** (*frapper avec le domino sur la table*) et des indications orales sont évidemment interdites. Sinon gare! « **hep, hep, hep, 'mom ket à la parlante amañ** » (*on n'est pas « à la parlante » ici*).

Par contre **rimadeller** est autorisé (pourvu que cela ne signifie rien entendu).

Les joueurs se concentrent, rangent les dominos dans la main.

- **ar par 6 da boz** (*le double 6 pose*)
- **e-kreiz va jeu** (*au milieu de mon jeu, même si ce n'est pas vrai*)
- **diou... da vond da Geraliou** (*2... pour aller à Keraliou*)
- **treucha** (*en posant un double; = mettre en travers*); **harpa** (*idem; = soutenir*)
- **boud!** (*je n'en ai pas*)
- **war an daol e yoa koulskoude** (*il y en avait pourtant sur la table*)
- **cheu poz, starda** (*comme la pose, et je serre le jeu*)
- **amañ 'z eus... amann hag a deuz, patatez hag a freuz** (*ici il y en a... du beurre qui fond, des pommes de terre qui se démolissent*).
- **d'ar gear** (*à la maison*)

- **brao dit pa peuz kear** (*tu peux t'estimer heureux d'avoir une maison*)

Et le jeu continue, les joueurs sont on ne peut plus concentrés. On s'approche de la fin. Mais l'un des joueurs hésite, longuement, comptant et recomptant les dominos déjà posés... puis ceux qui restent à poser... 26, 27, 28; et cherche, mentalement, qui a tel ou tel domino.

- **ata! taoler 'ri da leue?** (*tu accouches ou quoi?*)

- **sioul, ar varn zo ganen** (*tais-toi, j'ai le domino décisif*)

Et il compte et recompte, puis se décide.

- **lahet eo! kounta ar pikou** (*c'est tué; comptez les points*)

Hélas il a perdu.

- **touellet oun bet; eur jeu vrao 'moa koulskoude** (*je me suis planté; j'avais un bon jeu pourtant*)

Quelquefois son partenaire le reprend un peu vertement:

- **alato, beha bet nahet da bar daou, i'e; ar penn a deir 'vije bet deut din, hag an taol oa deom!** (*quand même, tu aurais pu garder ton double 2, le bout de 3 me serait revenu, et on aurait gagné*).

Et on continue, les 2 joueurs qui ont perdu « sortent », 2 autres « rentrent ». Et ainsi de suite, jusqu'aux « 5 premières ». Les 2 gagnants se partagent les mises: 400 fr chacun, une bien belle somme (un journalier, dans les années 1957/58, gagnait 1 000 fr).

Ale, eur banne partance! (*un verre avant de partir!*).

La prochaine veillée ou le prochain dimanche retrouvera les mêmes acteurs, avec les mêmes rimadellou et le même plaisir d'avoir joué eun taol reut.

⁽¹⁾ *Cheu nevez est aussi le titre d'un livre qu'Hervé Lossec a consacré à l'étude de la pratique du jeu de dominos dans le Léon. Confédération Falsab 2002*



Partie intergénérationnelle en 1974

LE JEU DE DOMINOS, OUTIL DE LIEN SOCIAL

petite enquête à plabennec

Par Eliane Talabardon

J'ai interrogé trois joueurs invétérés lors d'une partie de dominos et j'ai pu constater qu'initiés dès l'enfance, ils connaissent bien les qualités d'un bon joueur et qu'au delà du jeu, le plaisir de se retrouver entre amis, voisins ou en famille est primordial. Et ce jeu a aussi une valeur thérapeutique !



Joseph Quentel né en 1929 à Kergrenn en Plabennec. Initié à 10 ans par sa mère qui jouait le dimanche avec les voisins, il apprend en observant, sans d'apprentissage systématique. Il déménage à Lormeau. Là, jeune agriculteur, il jouait certains soirs après le travail dans le hangar ou dans la crèche aux vaches. « *Il n'y avait pas de téléphone à ce moment-là, c'était un moyen de se retrouver entre jeunes, on était une sacrée équipe !* » C'était plutôt les hommes qui jouaient. En famille, pour les anniversaires et au premier de l'An, on sort la boîte de dominos. Il n'a jamais cessé de jouer, et maintenant il continue donc au club du 3^e âge « *Ar steredenn* ». Il a un partenaire attitré pour écumer tous les concours du secteur : François Person. Mais « *pas de combine* » pour gagner ! « Ça permet de sortir et de voir du monde ! » Selon lui, un bon joueur doit se rappeler ce qu'on a « *straké* » et ne pas être « *trop personnel* ». C'est un jeu d'équipe !

Yvonne Calvez, née en 1937 à Locmaria a appris avec ses parents et ses frères plus âgés : « *On nous plaçait près de ceux qui savaient jouer* » C'est un jeu d'hiver ! A la maison on faisait quelques parties après le souper, mais aussi le dimanche avant le repas de midi pour ceux qui

n'étaient pas de garde. Avant la messe de minuit, en famille et entre voisins pour la bonne année ! Tout le mois de Janvier, ils s'invitaient d'une maison à l'autre. Chaque famille possédait son jeu de dominos. On l'achetait chez « *Marie Trouve tout* » ou chez Le Guen, au bureau de tabac. Après son mariage, elle arrive à Bellevue, quartier près du bourg où s'installent de jeunes couples. L'hiver, ils se retrouvent le samedi soir. Les femmes qui ne savent pas jouer, tricotent. Pas de baby-sitter ! Les enfants restent à la maison et « *on désignait quelqu'un pour passer d'une maison à l'autre vérifier qu'ils dormaient* »

Après le jeu, casse-croûte (pastechou, pâté Hénaff, charcuterie). Chaque famille investissait dans un service de tasses, un tapis... Elle connaît la subtilité du jeu : « *Il faut de la concentration, dit-elle, faire le jeu de son partenaire quand il a posé, de la mémoire pour se rappeler ce que chacun a posé, et pour se rendre compte des points forts et faibles de l'adversaire, de l'attention soutenue, la méditation réfléchie, la perspicacité avisée, la psychologie du partenaire, la décision prompte et sûre.* »

« **Klozañ poz** », est une clé pour gagner ! Au premier tour du jeu, quand le quatrième doit jouer, il doit couvrir la pose pour ne pas gêner son partenaire. Elle connaît un tas de **rimadelloù** et les utilise naturellement en jouant, ce qui donne du piquant à la partie !

Lizig Thomas, née en 1923 à Guisseny, est arrivée au Moulin du Pont à Plabennec à 15 ans. Les ouvriers restaient dormir sur place et après le travail, ils faisaient quelques parties. Un moyen de lutter contre l'alcoolisme ! Elle a joué toute sa vie aux dominos. Maintenant, à la Maison de retraite de Plabennec, c'est ce qu'elle préfère et c'est peut-être le secret de sa mémoire intacte ! Ses copines, Jeanne-louise, Marie ou Jeanine viennent régulièrement « **straker** », accompagnées de jeunes retraitées, lui donnant des nouvelles de Plabennec et créant ainsi une belle chaîne de solidarité ! Elle joue aussi en famille, avec ses arrière petits-enfants, fiers d'en découdre avec leur aïeule ! Bien qu'elle soit presque aveugle, elle garde cette envie de jouer.

Le jeu de dominos a inspiré Braille pour créer son alphabet et le contraste du noir sur le blanc permet aux personnes mal-voyantes de participer.

Pour ces trois joueurs, c'est une véritable thérapie pour éviter de broyer du noir « **mala soñjou du** ». Jeu de convivialité et de solidarité, il favorise le lien social. « *On discute du jeu, on rit!* » Le moment du goûter ou du casse-croûte permet d'avoir des nouvelles, de parler de sa vie et d'écouter les autres. Les personnes qui ont des troubles cognitifs restent aussi capables de se concentrer sur le jeu car c'est un apprentissage de l'enfance qui est resté intact.

Et l'avenir ?

J'ai rencontré Guy Monot né en 1958, qui a grandi dans le quartier de Bellevue à Plabennec et a connu les parties endiablées du samedi soir... Il

aime « **straker** » fort, à l'ancienne, quand il joue dans son groupe d'amis, mais il pratique aussi sur Internet, sur des sites où on peut jouer en ligne : à quatre par équipe de deux ou à deux avec une pioche. Ce n'est pas la même stratégie, c'est plus aléatoire. Il n'y croise que d'excellents joueurs. Pour lui, le jeu de dominos est toujours vivant. Il n'oublie jamais de mettre une boîte de dominos dans ses bagages quand il part en vacances, et il observe les façons d'y jouer dans différents pays. Il a également transmis sa passion à ses petits-enfants. Ils apprennent grâce à « **cheu laouig** » : on laisse un jeu découvert et l'enfant joue avec ce partenaire fictif, l'adulte lui apprenant les subtilités de la stratégie...

Faites en autant pour que ce bruit des dominos qu'on mélange continue de chatouiller les oreilles des générations à venir !

HISTOIRE LOCALE ISTOR AR VRO

QUAND LES MONTRES ÉTAIENT RARES et l'horloge peu fiable !

Autrefois, à Plabennec comme ailleurs, la vie était rythmée par le tintement des cloches des églises locales mises en branle manuellement et sonnait les heures, les demies et les quarts-d'heures. Elles sonnaient aussi, bien sûr, pour les messes et les enterrements, et parfois lors des grands orages, le son de ces cloches ayant la réputation de faire fuir la foudre. Pas très efficace, semble-t-il, car un sacristain de Locmaria a été foudroyé alors qu'il tirait sur sa corde trempée, lors d'un orage !

En 1891, l'horloge de l'église de Plabennec nécessite des réglages réguliers, mais comment la remettre à l'heure juste ? Le maire écrit à l'administration :

« Monsieur le curé est chargé de l'horloge de l'église et qui, autant que possible, aura l'heure légale. C'est au moyen d'une montre qui sera réglée sur l'heure de la poste que nous aurons ce résultat. Il serait à désirer que la poste eût un cadran à l'extérieur, alors nous ne serions pas obligés d'aller tous les jours dans les bureaux ».

En effet, la poste vient d'être dotée d'une nouveauté des plus modernes, le télégraphe, qui permet d'être en communication immédiate avec ailleurs, l'ailleurs étant le plus souvent Brest ! (Le message reçu étant ensuite porté à domicile par « télégramme »).

En 1909, M. Cavarec, horloger à Lesneven, répare cette horloge. Mais cette « remise à neuf » fut jugée insuffisante par la mairie qui décida en 1926 de la changer « en raison de l'ancienneté et de



L'horloge vers 1910

l'usure », puis d'électrifier la sonnerie des cloches en 1937. Cela va marcher jusqu'à l'occupation du clocher par des guetteurs allemands, qui trouvant ceci bruyant, ont rendu les cloches muettes. En 1954, le maire, M. Monfort, inaugure une nouvelle installation, les bobines ayant été grillées par un courant électrique local non conforme à la norme 220 volts.

A l'époque, l'heure utilisée par les gens, le commerçant, ou le paysan dans son champ, est l'heure solaire locale, assez approximative, surtout quand le ciel est sombre et couvert. Mais à la gare de Brest la société du nouveau chemin de fer applique pour ses trains des horaires précis, basés sur ceux de Paris et en décalage de 27 minutes avec l'heure pratiquée dans la région. A Plabennec, l'horloge est toujours là aujourd'hui, affichant l'heure exacte, maintenant celle de Paris. Mais peu de gens la remarquent, elle est bien oubliée et inutile. Plus personne ne demande à son voisin : « Avez-vous l'heure, s'il vous plaît ? ».

LE BRETON AUJOURD'HUI

BREZHONEG BREMAÑ

JEREMI COSTIOU,

un jeune plabennecois de 27 ans,
a appris le breton, l'édite et le diffuse.

A travers quelques questions, Jeremi nous explique comment il a réalisé qu'il vivait dans un environnement breton. Après son bac, il décide d'apprendre le Breton à STUMDI, puis à la FAC de Brest. En 2013, il crée sa maison d'édition Nadoz Vor pour éditer différents ouvrages en breton et en français.

Puis il ouvre une librairie du même nom à Brest, qui se veut être « une Maison de la Langue bretonne » avec livres, revues et documents divers, relatifs à la culture bretonne au sens large (langue, histoire, musique et danse, cuisine...). Ne pas tout attendre de l'état mais agir avec confiance et avec le soutien de tous ceux qui veulent développer la culture du pays. Tel est son projet.

LA LIBRAIRIE NADOZ VOR

est au 128, rue Jean Jaurès à Brest.

Téléphone : 02 98 20 74 13

Mail : nadoz.vor@gmail.com



Jeremi dans sa librairie

Penaos out deuet da vezan troet war ar brezhoneg ?

A-viskoazh va zud kozh o deus komzet brezhoneg etrezo, dirazon ivez pa veze traoù da guzhat din. Va zad a selaoue alies sonerezh ha kanaouennoù a Vreizh. Klevet a raen abadennoù radio e brezhoneg, gwelout a raen pennadoù er gazetenoù, panneloù er streadoù, abadennoù en tele. Anavezout a raen brezhonegerien kozh ha yaouank. Ar brezhoneg edo yezh ar vro, met ne gomprenen tra ha ne oan ket gouest da gozeal. Peadra da brederiañ ha da gaout c'hoant da adperc'hennañ va herezh. Abalamour da-se em eus lakeat va anv evit heuliañ ur stummadur hir e Stumdi e Landerne e 2011 hag er skol-veur e 2012.

Comment en es-tu venu au breton ?

Mes grands parents le parlaient, mon père écoutait les chants et la musique bretonne. Il y avait aussi la radio, les journaux, les panneaux de route, la TV... des gens jeunes ou âgés... Je réalisai que c'était la langue de mon pays et que je ne la connaissais pas, et décidai de faire la formation à Stumdi puis la fac.

Pa vez kalz a re yaouank o klask labour, e peus-te krouet da hini a-drugarez ar brezhoneg. Petra eo da stal ? Peseurt sikour peus bet ?

E Breizh e lavarer « ni-hon-unan », sed aze va gerstur ivez. Arabat gortoz digant ar re all ar pezh a c'heller ober hon-unan. Ne lavaran ket ez eo an esañ, met ar gwellañ evit ober ar pezh am eus

c'hoant. An diesañ eo kavout arc'hant evit kregiñ ha padout.

Savet va zi-embann e 2013 anvet Nador Vor em eus digoret va stal-levrioù e Brest e 2014. Da gentañ em oa klasket en ober e Plabenneg met hep skozell eno on deuet da V/Brest. Tud zo o deus sikouret ac'hanoun hag a gendalc'h atav, bennozh Doue dezho. Bloazh war-lerc'h e soñj din eo gwelloc'h, muioc'h a dud a vez gwellet e Brest.

Quand tant de jeunes cherchent du travail, tu décides de créer une librairie. Comment ?

En Bretagne on parle d'autonomie, je le prends à mon compte, même si ce n'est pas le plus facile.

J'ai créé l'édition Nadoz Vor en 2013 puis le magasin en 2014 à Brest pour produire et vendre des livres, revues, documents relatifs à la culture bretonne et celte, ceci avec plus d'aide et de fréquentation qu'à Plabennec.

Petra sonjez deus live stummadur ar vretoned war o yezh, o istor, o sevenadur ? Piv zo kiriek ?

Ar re o deus desket brezhoneg o deus anaoudegezh diwar o yezh, met labour c'hoazh zo d'ober evit mont war-raok. Evit ar sevenadur ez eo ar memes tra, tud a zo emskiant ha tud all n'int ket. Ar sevenadur a zo ledan: an istor, ar yezh, ar sonerezh, ar boued, an arouezioù... Ur seurt doare da vezañ ha de welet ar bed, etnologel eo.

Ar galloud politikel a zo kiriek deus plas ar brezhoneg hiriv. Met ar Vretouned a rank ober traoù ivez: kemer intrudu hag ar gwir d'en ober. Lavaret ez eo fall an traoù abalamour d'ar galloud politikel a zo alies un digarez evit ober netra.

Que penses-tu du niveau de connaissance des Bretons sur leur langue, histoire, culture ?

Il y a des personnes de bon niveau en langue, mais il reste à faire! Au sens large, la culture implique une façon d'être et de voir le monde. Le pouvoir politique en est la cause mais ce n'est pas pour nous une raison de ne rien faire.

Penaos lakaad re zo teskin Brezhoneg da lenn ?

Evit kaout c'hoant ha plijadur o lenn e ranker bezañ desavet ha stummet e bed al levrioù, gwelout hag implij anezho. Da gentañ eo labour tud ar vugale ha da c'houde labour ar c'helennerien hag ar stummerien. Ret eo lakaat war wel an embann vrezhonek hag a re a boan evit kas al labour-se war-raok. Ne vezo ket lennet na prenet eurieier brezhonek ma ne vezont ket diskouezhet er levraoueg, er mediaoueg, en TV, e CDlou ar skoliou, er staliou

Comment amener les étudiants à lire ?

Pour avoir envie, il faut avoir plaisir à lire! C'est la tâche des parents, puis des enseignants et des formateurs. Il faut faire voir ce qui se publie, par les médias, la TV, l'école, les médiathèques...

Dre buhez da stal, penaos e welez dazont ar brezhoneg ?

Gwelet a ran maread a dud entanet gant ar brezhoneg ha c'hoant ganto mont pelloc'h gant hor yezh ha gant dazont va stal. Fiziañs am eus ha fiziañs a ranker kaout daoust d'an amzer o treiñ a-enep deomp ha daoust da bep tra.

En ur furchal e touez va zielloù kozh em eus kavet ur pennad dedennus e-barzh ur gelaouenn Gwalarn embannet e 1929, gant ar vrestad Roparz Hemon. Skrivet edo bet evit digoradur stal Gwalarn e Brest, anvet « Ti ar Brezhoneg » da vezan « Ti an holl Vreizhiz a gar o yezh, ha dreist-holl ti ar re a fell dezho labourat eviti ».

R. Hemon a skrive neuze: « N'eo ket levrioù a c'hell dihuniñ ur bobl a zo morgousket he spered. Netra ne c'hell he dihuniñ nemet mouez un den bev o komz dezho er yezh vroadel. Digoradur an ti-se a verko deroù ur marevezh nevez en istor Gwalarn, marevezh an abostolerezh dre c'henoù, war-lerc'h an abostelerezh dre skrid. Eno hor bo hor burevioù. Eno e tegemerimp hor mignoned. Eno e raimp bodadegoù. Eno a raimp skol vrezhonek... Ha pep tra a denn da vuhez... ar brezhoneg... brudan ha skignan hol levriou, hon oberou. Mont war-raok pe vervel. Deuet eo an amzer ma rank an holl o deus fiziañs ennomp labourat evidomp, pep unan hervezh e c'halloud. Hervezh an degemer a vo graet d'hon « Ti ar brezhoneg » e vo amzer-da-zont hon emsav! ».

Sed aze ar pezh am eus c'hoant evit va stal: bezañ Ti ar Brezhoneg nevez e Brest!

De ta librairie, comment vois-tu l'avenir du breton ?

Je vois beaucoup de gens passionnés par l'avenir du breton et par celui de mon affaire. Il faut avoir confiance, ce que j'ai malgré les difficultés et les obstacles. Voici un texte trouvé dans mes archives, écrit par le Brestois Ropars Hémon dans la revue Gwalarn en 1929 pour l'ouverture d'un Centre pour le Breton: « Ce n'est pas les livres qui réveilleront le peuple endormi, mais la voix de quelqu'un qui lui parlera dans sa langue... Ici nous ferons l'école du breton, et tout ce qui s'y attache, des réunions, l'accueil des amis, l'édition et la publicité de nos livres et ouvrages. Il est venu le temps de travailler selon nos moyens. Selon l'accueil fait à cette Maison du breton sera l'avenir de notre combat ».

Voilà ce que je voudrais pour mon magasin: qu'il devienne la nouvelle Maison du Breton à Brest.

BRETONS AILLEURS

foeterien-BRO

DE PLOUVIEN AU NÉPAL

par Louis Le Roux

René Montfort, de Plouvien, organise des voyages au Népal. Son ami népalais Bijay, qui en est le guide, a eu l'occasion au printemps 2017 de découvrir la Bretagne. Que ressent un voyageur arrivant pour la première fois dans un pays lointain, Bretagne ou Népal? Impressions croisées.

Du 18 octobre au 2 novembre 2017 un groupe de Plouvien et des environs s'est rendu au Népal. De ce pays je ne savais pas grand-chose: qu'il était au nord de l'Inde, dans la région de l'Himalaya, que sa capitale était Kathmandou et qu'un grave tremblement de terre y avait fait de nombreux morts en 2015. Guère plus; la plupart des autres sans doute non plus.

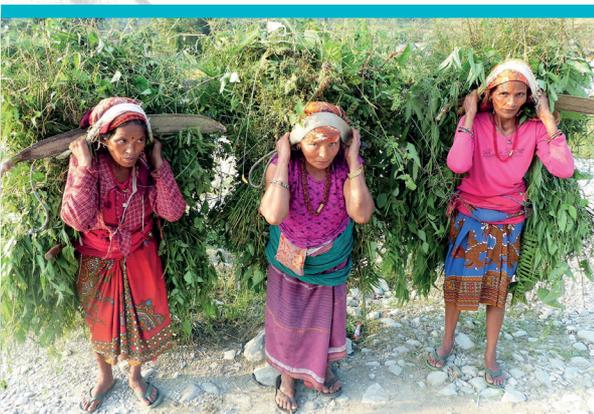
Un pays... dépaysant

Les sources d'étonnement en arrivant sont nombreuses: le premier jour à Kathmandou la pollution de l'air et celles des rues, les incroyables enchevêtrements de fils (électriques? Téléphoniques?), les vaches et taureaux qui se promènent paisiblement en ville et que personne jamais ne dérange, le chat qui, un jour, a complètement interrompu devant nous pendant un temps la circulation -et elle était dense-, tout simplement parce qu'il a décidé de traverser la route! Mais on s'y habitue assez vite, et ce n'est peut-être pas ce qu'on retiendra le plus, à l'image des prestigieux Himalaya, Everest et autres monts de l'Annapurna, que je pensais voir dominer majestueusement le Népal, mais dont j'ai trouvé la présence somme toute plutôt discrète.

Les temples, tant hindous que bouddhistes, petits ou imposants, foisonnent. Nous sommes admiratifs de ceux de Bhaktapur surtout (qui ont beaucoup souffert du tremblement de terre), avec leurs bois et leurs pierres ciselés et sculptés. La visite du temple du lieu de naissance de Bouddha à Lumbini est elle aussi empreinte d'émotion. Surtout, la cérémonie des frères et sœurs de la fête des Lumières dans la famille de Bijay nous fait entrer, un peu, dans l'intimité des rites hindous, et nous avons été très sensibles à l'accueil chaleureux que nous a réservé cette famille, avec qui nous avons partagé d'agréables moments.

Des routes très cahoteuses

Plus présents parce que quotidiens et très inhabituels pour nous à ce niveau sont les problèmes de circulation. Dans les rues étroites des villes c'est un incroyable voisinage serré mais plutôt fluide de piétons, de voitures et de motos, omniprésentes. Les feux sont quasi-inexistants, les voies de circulation ne sont pas matérialisées, la chaussée est en très mauvais état et souvent en travaux. Les routes reliant les villes sont en travaux elles aussi, cahoteuses, sinueuses, surplombant des ravins vertigineux, bordant des vallées très encaissées qui s'ouvrent parfois en magnifiques cuvettes qu'un artiste inconnu a décorées d'une multitude de rizières en terrasse aux teintes allant du vert au jaune. Là encore le trafic est intense, les bus, les camions, les motos s'y doublent et s'y croisent dès qu'ils le peuvent, avec des marges de manœuvre très étroites qui nous arrachent des cris de surprise et aussi d'inquiétude, du moins au début; on s'y fera à la longue, un peu; Gopal, notre chauffeur, inspire confiance. Malgré cette façon de conduire nous n'avons jamais vu un seul accident, ni même un seul accrochage! La vitesse moyenne est de 20 ou 25 km/h, ou moins. Pas de radar de recul sur notre bus évidemment, mais nous avons mieux: Kamal, l'assistant du chauffeur, souvent debout sur le marchepied de la portière ouverte, un œil devant, un œil dehors, surveille attentivement et prévient avec efficacité des risques éventuels liés à la circulation: un coup sec sur la porte = stop, deux coups = ça passe.



Le transport des charges, souvent à dos de femmes



Vannage du riz



Echafaudage-bambou

Une mécanisation peu poussée

Le Népal est peuplé (30 millions d'habitants sur une superficie égale au quart de celle de la France, alors qu'il est au deux-tiers couvert de montagnes), et pauvre; ses habitants n'y trouvent pas toujours, loin s'en faut, un emploi. Le taux de chômage est de 25 % et une partie de la population travaille à l'étranger, en particulier dans les pays du Golfe. Les activités visibles dans les villes sont le commerce et le bâtiment. Les rues sont bordées d'incroyables enfilades de petites boutiques vendant toutes plus ou moins la même chose (alimentation, ustensiles de toutes sortes, tissus, vêtements, bibelots...)... , mais ont-elles des clients? nous sommes-nous demandé. La reconstruction après le tremblement de terre est active. De belles maisons modernes, ici ou là, et les maisons en construction présentent une unité de style (peut-être due à de nouvelles normes anti-sismiques): poteaux et dalles en béton armé, briques rouges pour les murs, façades étroites (et très colorées pour les maisons terminées). Les outils des maçons sont plutôt rudimentaires, les plus importants sont les bras d'une part, les bambous d'autre part (étais et échafaudages). Les normes de sécurité ne semblent pas connues.



Namasté

Dans les campagnes la culture du riz domine largement. En ce mois d'octobre, la moisson est en cours. Elle est parfois mécanisée (moissonneuses-batteuses dans la plaine autour de Lumbini), mais la plupart du temps la coupe, le transport, le battage, le vannage se font à l'ancienne, ce qui rappelle assez, à certains d'entre nous, les moissons de notre enfance, et contribue ainsi à nous rapprocher davantage des paysans népalais. Le transport des gerbes se fait essentiellement à dos d'homme, et surtout de femme, les imposantes charges étant arrimées au front par une lanière. Il paraît que la roue était inconnue avant 1952 au Népal; difficile à croire, mais c'est cependant ce que nous apprend un guide. Les fermes sont souvent très petites, la pauvreté est manifeste mais la mendicité est très rare.

Un peuple accueillant et coloré

Enfin, et surtout, -et c'est un avis unanime-, les Népalais sont un peuple aimable, souriant, accueillant, sympathique. Quand on en croise c'est souvent accompagné d'un namasté (« je salue le divin en vous »), y compris de la part des petites frimousses craquantes des tout petits, et toujours avec le sourire. Ils aiment être pris en photo et n'hésitent pas à nous demander de poser avec eux pour un selfie. Ils sont tolérants: les hindous fréquentent les temples bouddhistes et réciproquement; il n'y a jamais eu de guerre de religion. Ils sont patients et toujours calmes: pas une seule fois nous n'avons vu quelqu'un s'énerver. Les femmes sont magnifiques dans leurs saris très colorés, à dominante rouge ou rose, aussi bien en ville que dans les champs, aussi bien les jeunes que les moins jeunes. Très peu sont vêtues à l'européenne. Les écolier(e)s et collégien(ne)s, eux, sont tous en uniforme. Dans l'espace public tout au moins, les femmes semblent avoir la même place que les hommes; dans les traditions familiales c'est moins certain.

Le tourisme au Népal se développera, la montagne attire, le trekking a le vent en poupe, mais la modicité des infrastructures limite pour l'instant le tourisme de masse. Bien sûr l'argent généré par cette activité ferait grand bien à ce pays pauvre, mais puissent les Népalais ne pas y perdre leur âme, et, surtout, surtout, que perdure le merveilleux sourire de ces belles femmes dignes, élégantes et colorées qui nous remplit le cœur et conforte notre bonheur de nous savoir au rang des humains!

BRETONS AILLEURS

foeterien-BRO

DE L'HIMALAYA À PLOUVIEN

Par Bijay, Népalais



Bijay et sa famille

C'est l'aboutissement d'une longue histoire avec René Monfort. Après ses trois voyages au Népal, il m'a invité à venir en France. Ça n'a pas été facile: j'ai dû me reprendre à trois fois pour obtenir le visa et grâce au coup de main de Jean-Luc Bleunven, le député, j'ai pu enfin passer la frontière.

J'ai 19 ans (ou 20 ans d'après le calendrier népalais) et mon souhait comme beaucoup de jeunes du tiers-monde était de découvrir la France. J'y suis resté 40 jours, 40 jours de bonheur, 40 jours que je n'oublierai pas de si tôt. Avec la tika (point rouge) que m'a posée ma mère sur le front, j'étais paré pour le voyage. Je m'intéresse plutôt à l'hôtellerie et à la restauration car c'est dans ce domaine que j'effectue mes études à Barathpur à quelque 200 km de Katmandou. C'est ainsi que j'ai pu visiter le Cap Ouest et le Roch-Ar-Mor à Plouescat. Je suis allé à la pêche du côté de l'Île Vierge et coup de chance: cinq homards!!! C'est excellent! Première fois que je voyais la mer, première fois que je pêchais...

Ce qui m'a surpris le plus quand je suis arrivé en France, c'est l'état des routes et le réseau de trains. Au Népal nous n'avons que des routes tortueuses, défoncées par les pluies. Pour faire 150 km il nous

faut 8 ou 9 heures en bus. Évidemment il n'y a pas de train au Népal, car c'est bien trop accidenté et montagneux.

Plouvien était mon paradis pendant mon séjour. J'y ai rencontré des gens sympathiques. J'ai fait des essais de danses bretonnes avec Danserien ar Milinou. Elles sont assez proches des danses traditionnelles du Népal. Je suis hindou donc je ne mange ni vache ni cochon. J'apprécie particulièrement le poisson et les fruits de mer.

Une chose m'a surpris ici, c'est que les jeunes quittent leur famille rapidement. Il n'y a pas beaucoup d'esprit de famille. Chez nous, les parents, les grands-parents et les enfants vivent ensemble dans la maison. Je trouve un peu dur qu'on mette les grands-parents en maison de retraite quand il devient difficile de s'occuper d'eux. La religion m'a aussi intéressé: au pardon de St Jean, il n'y avait pratiquement que des personnes âgées. Chez nous, au Népal, on se rend tous au temple, jeunes et moins jeunes et on prie nos dizaines de dieux. Chez vous c'est plus facile il n'y en a qu'un !!

En arrivant à Plouvien, j'ignorais qu'il y avait une autre langue en France: c'est la langue bretonne. J'ai appris quelques mots tels que « Kenavo,

yec'hed mad » et aussi d'autres expressions que je n'ose pas dire ici. J'ai pu observer la vie communale et municipale de Plouvien. La politique, j'en ai peu parlé. Peut-être ai-je un peu peur car au Népal, nous sommes gouvernés par des Maoïstes. Mais grâce à Yves, j'ai pu pratiquer un « sport de riche »: le golf.

Bref, j'ai passé « les 40 meilleurs jours de ma vie » à Plouvien. Et malgré les visites à Paris ou Barcelone, c'est Plouvien que j'apprécie pour son calme, ses habitants sympathiques et... ses dominos.



La maison de la famille de Bijay